

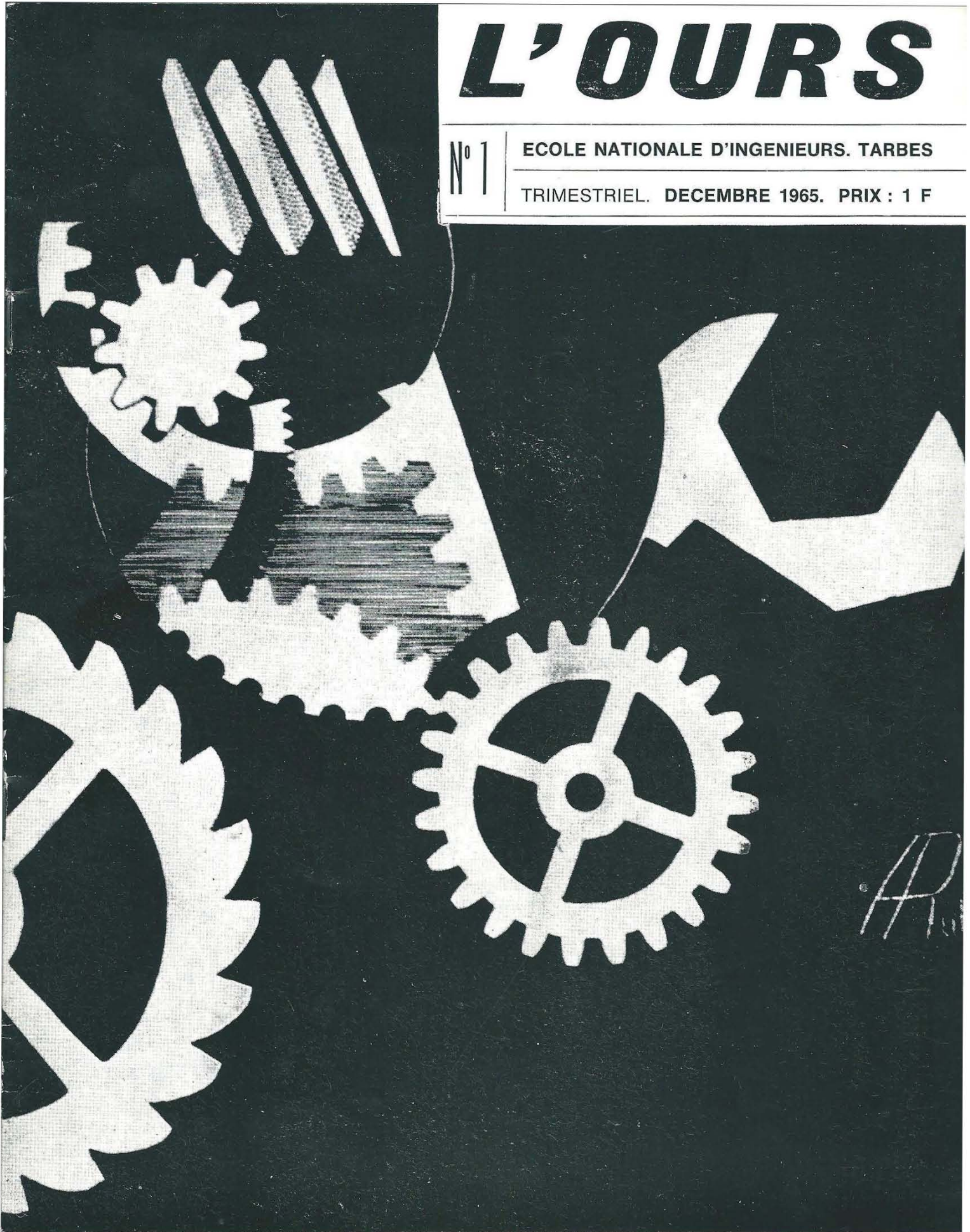
L'OURS - N° 1 - DÉCEMBRE 1965

L'OURS

N° 1

ECOLE NATIONALE D'INGENIEURS. TARBES

TRIMESTRIEL. DECEMBRE 1965. PRIX : 1 F





EDITORIAL



Sommaire

Président Directeur Général :

M. le T.H. Sub

Scribs en chef :

M. le T.H. Jép

M. le T.V. Gibet

M. le T.Q. Gérard

Publicité :

Jean Raymond

Imprimerie :

« Nouvelle République », Tarbes

Têtes chercheuses :

1^{er} Scrib : on le cherche !

2^e Scrib : le Yéti

Rond de cuir 1^{re} catégorie : Christian
2^e catégorie : Belzébuth
3^e catégorie : Peponne

Enlumineur : Toine

F. 5,6 : Gérard

Comité de soutien :

... nous ne les comptons plus.

Phynances :

Jean Raymond

Secrétaires de rédaction :

Toujours les mêmes

Bon à rien de service :

... les autres

Nous tenons à remercier tous ceux qui ne nous ont pas aidé.

Ce numéro de « L'OURS » qui, enfin, paraît sur le plan tarbais, sera sûrement, du moins nous le souhaitons tous, un lien plus étroit avec les Tarbaises... et les Tarbais.

Déjà, 2 numéros de « L'OURS » ont paru en 1965, mais seuls quelques privilégiés ont eu la chance ou la malchance de l'avoir entre les mains.

Le journal qui fut ainsi créé tant bien que mal par une rédaction squelettique — tant en effectif qu'en matière grise — permit au club journal de faire ses preuves au milieu de coquilles, de lapsus et en dépit d'une Ronéo plutôt récalcitrante. Nous tenons à remercier ici les secrétaires bénévoles, aussi maladroitement (les stencils étaient littéralement couverts de vernis) que dévouées (nous n'avons pas toujours été compréhensifs) qui nous ont si bien secondés dans notre tâche.

Que représente notre journal ? Quelles sont nos intentions voilées ou non ? Ce sont, en somme, les questions que vous vous poserez en le feuilletant.

Le but de « L'OURS » sera, nous l'espérons, le reflet de la vie de l'Ecole et aussi un moyen de mieux nous faire connaître auprès de vous.

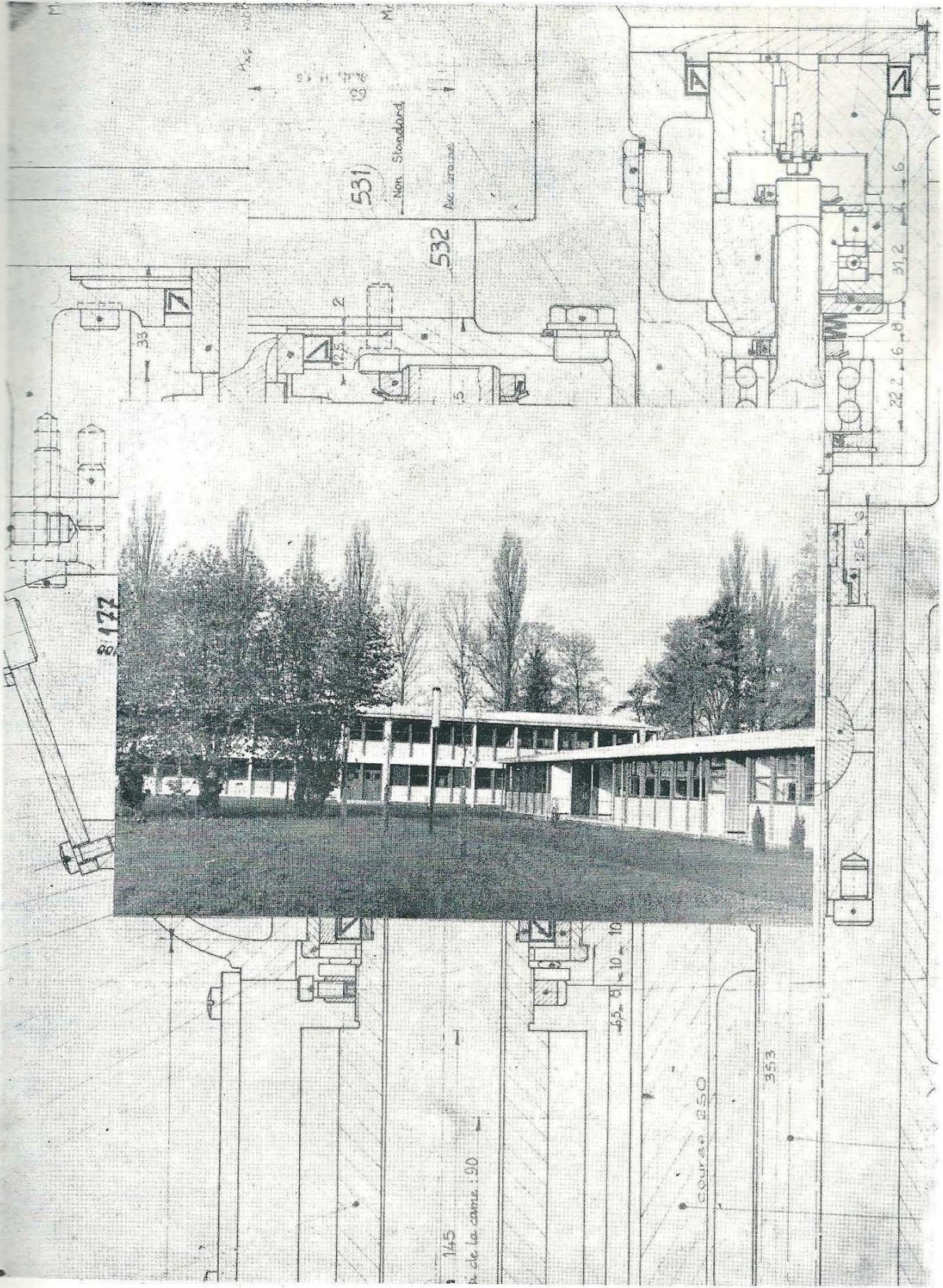
Nous ne croyons pas nous être aguerris depuis nos deux timides expériences, mais nous allons soumettre un journal « nouvelle formule » à vos critiques.

« Soyez durs ». Ainsi parlait Zarathoustra, mais n'oubliez pas que « la critique est aisée, mais l'art est difficile ».

A toutes, à tous, bonne lecture.

La Rédaction.

Nous tenons à remercier MM. les Industriels et MM. les Commerçants de l'aide matérielle qu'ils nous ont apportée permettant ainsi la parution de notre journal.



Propos

du Patron

L'Ecole Nationale d'Ingénieurs de Tarbes, ouverte en 1963, est de création trop récente pour avoir déjà pris son visage définitif.

Cependant, le type de formation que nous cherchons à donner à nos élèves correspond à un besoin certain de l'industrie et nous savons déjà que la première promotion, à sa sortie de l'Ecole en 1967, trouvera facilement sa place dans le monde du travail.

Malgré cette insuffisance de maturité, notre Ecole commence à se faire connaître favorablement. Les stages effectués par nos élèves dans les entreprises régionales sont, dans leur ensemble, bien appréciés des Ingénieurs et Techniciens ayant la charge de guider nos jeunes gens dans leurs premiers contacts avec la réalité des fabrications industrielles. La nécessité de ces stages, l'enrichissement incontestable qu'ils apportent à nos élèves, le lien heureux qu'ils créent entre notre Enseignement et l'Industrie ne peuvent être mis en doute. Et il est souhaitable de les conserver sous leur forme actuelle quelles que soient les modifications de structure pouvant être apportées à l'Ecole dans le cadre de la réforme en cours des enseignements supérieurs.

Ce serait, à notre avis, une erreur de tendre, à la faveur de cette réforme, vers une uniformisation des caractères qui différencient aujourd'hui les élèves des Ecoles d'Ingénieurs des étudiants de Facultés.

L'étudiant de Faculté est seul, perdu dans la masse anonyme des autres étudiants. Il travaille seul. Il peut, bien sûr, organiser sa vie et son travail à sa guise. Malheureusement, cet excès de liberté se traduit souvent pour lui par un échec, ses chances aux examens de fin d'année étant relativement limitées, les statistiques le prouvent. Pour réussir à coup sûr, il doit faire preuve d'une volonté de tous les instants qui l'honore mais dont il n'est pas toujours capable.

L'élève de l'Ecole d'Ingénieurs est assuré, lui, dans de nombreux domaines, d'une sécurité inhérente à la forme d'enseignement qui lui est dispensée. Il est au sein d'une communauté où il sera guidé dans son travail, soutenu dans ses efforts, où il ne se sentira jamais isolé, où il vivra en équipe, collaborera avec ses camarades, partagera le patrimoine spirituel de son Etablissement grâce à des contacts fréquents avec ses professeurs, eux aussi animés de cet esprit de la communauté à laquelle ils consacrent le meilleur d'eux-mêmes.

Avant même de la connaître, le nouvel élève de l'Ecole d'Ingénieurs est donc redevable à la communauté qui va l'accueillir, d'un bien inestimable.

L'esprit collectif qui va naître de cette communauté est le début de l'apprentissage de notre jeune élève, de l'apprentissage de son métier d'Ingénieur et de son métier d'homme, initiation à la mission humaine et sociale inséparable de sa future fonction technique.

Le devoir du jeune élève-ingénieur est donc de se soumettre à cette communauté, sans pour cela abdiquer sa personnalité en quoi que ce soit.

Se soumettre, pour lui, c'est accepter cette discipline de groupe faisant partie de sa préparation à un métier qui sera toujours un travail d'équipe, c'est se former à l'exercice d'une fonction qui sera toujours un acte de service social.

Un esprit fraternel naîtra bientôt de cette soumission à la loi commune, soumission consentie joyeusement dans un réel désir d'intégration totale à l'ECOLE.

Les jeunes traditions imposées aux nouveaux élèves de notre Ecole pour créer cet esprit, sont sans doute encore tâtonnantes et maladroitement. Mais elles

montrent ce désir de cohésion, d'unité, sans lequel un Etablissement comme le nôtre ne peut devenir une Grande Ecole.

Ces traditions s'améliorent. Elles devront surtout, dans leur évolution, ne pas perdre de vue le but à atteindre. Parallèlement à l'action du corps professoral tendant à faire apparaître, au cours des ans, un type d'Ingénieur, elles doivent chercher à modeler un type d'homme capable, en dehors de son efficacité technique, de s'imposer par ses qualités humaines, son esprit de corps, sa générosité sociale, son sens des responsabilités et du commandement.

Car le rôle de l'Ingénieur n'est pas seulement de contribuer à la production de richesses pour le bien de ses semblables. Il est aussi de conduire des hommes et de créer entre eux une harmonie, une collaboration fraternelle.

L'honneur de l'Ingénieur est de servir. Servir le bien commun de l'Entreprise mais servir aussi chacun de ceux dont il est le chef et pour qui il doit être sans défaillance, un guide et un exemple.

L'Ingénieur est un homme responsable. Responsable de par la position clé qu'il occupe au centre du monde du travail, responsable en raison de son influence possible sur ceux qui administrent et sur ceux qui exécutent, responsable en raison de toutes les ressources morales et intellectuelles de l'élite dont il fait partie.

Dans le monde moderne où nous vivons, l'Ingénieur est celui qui a le plus de pouvoir sur la condition humaine, celui dont dépend pour une grande part l'orientation du travail des autres hommes, soit vers la joie, soit vers la servitude. Son pouvoir créateur servira l'homme ou l'écrasera. C'est pourquoi il doit avoir, dès l'Ecole, le sens de l'importante mission qui l'attend et pourquoi il doit chercher à s'y préparer de toutes ses forces et de toute son âme.

notre

Ce journal est le premier à paraître depuis la fin des stages des anciens « deuxième année » dits T.V. Ceux qui ont eu l'honneur de passer en troisième année s'en souviennent encore et y pensent avec nostalgie.

Mais il ne faudrait pas croire que ces quatre mois passés à côtoyer l'industrie régionale ont provoqué une débauche générale ! Prévus dans le cours de la scolarité en 2^e et 3^e année, la perspective de ces stages nous a conduit à nous poser bien des questions.

Tout d'abord, où irions-nous ? Dès le début de la 2^e année, certains avaient déjà émis des préférences pour telle ou telle usine ; mais celles-ci accepteraient-elles de prendre des stagiaires ?

Ces stages devaient nous permettre, d'une part, de nous tremper dans l'ambiance industrielle, d'autre part, de nous familiariser avec les méthodes de travail ou tout au moins de les mieux connaître. En effet, jusqu'à présent, nous ne connaissions les méthodes ou techniques d'usinage que dans la théorie.

Mais pour nous permettre cela il fallait que nous soyons bien intégrés au sein de l'entreprise et non tenus à l'écart comme des étrangers. Pour nous, ce souci d'intégration était le plus important. L'approche de l'examen semestriel cependant, éclipsa pendant un moment nos soucis d'ordre industriel.

Après 10 jours de vacances bien méritées, le premier pas fut accompli. Nous étions introduits dans ce grand domaine qu'est l'industrie. L'accueil qu'on nous fit dissipa toutes nos craintes. Dans la majorité des cas, les stagiaires que nous étions furent d'emblée adoptés, à la fois par les cadres et par les ouvriers. Cet accueil était de bon augure et préludait à une entente durable et fructueuse.

Fructueuse car, pour nous, il était indispensable d'obtenir pendant ces quatre mois le maximum de renseignements et ceux-ci nous furent fournis par les ouvriers et les cadres qui nous avaient acceptés dans leur milieu.

formation



Certains pourraient encore croire à l'inutilité de ces stages dans l'industrie : qu'ils se détrompent. Ils sont utiles pour deux raisons principales :

— ils nous permettent de nous familiariser avec la technique industrielle ;

— ils nous permettent d'évoluer au contact des gens que nous serons appelés à côtoyer journellement. Cela implique la connaissance de ces personnes.

Le stage permet de comparer deux conceptions de l'ingénieur : celle des cadres et celle des ouvriers. Elles diffèrent radicalement : les premiers jugent l'ingénieur sur ce qu'il fait, les seconds sur la manière de le faire.

Je pense que cette deuxième raison est la plus importante. Car le rôle de l'ingénieur est celui avant toute autre chose, d'un meneur d'hommes, d'un chef. Or, un chef doit commander et il ne peut bien commander que s'il connaît bien ses subordonnés.

Nous avons été conduits à parler de rapports humains. Ils sont très importants car dans le groupe que forment ouvriers et cadres, il est indispensable si l'on veut obtenir un travail rentable, d'avoir les meilleurs rapports possibles entre chaque élément. Le rôle de l'ingénieur est de faire naître ces rapports. Cette possibilité nous pouvons l'acquérir en partie par l'intermédiaire des études que nous faisons. Celles-ci nous donnent les connaissances indispensables à notre métier, mais parallèlement à ce savoir, elles doivent nous faire acquérir des facultés d'adaptation. Car, sans elles nous ne pourrions pas utiliser à bon escient les connaissances acquises au cours de la scolarité. Le métier d'ingénieur est un métier complexe aux multiples visages. On doit pouvoir tous les prendre.

Le côté humain du métier ayant été traité, regardons maintenant le côté technique. L'ingénieur n'est pas comme le veut le sens commun, un créateur. Au contraire. Bien sûr, il existe de tels ingénieurs, mais alors ce sont plutôt des chercheurs, qui travaillent sur de nouvelles inventions, mais ils sont

très peu nombreux. L'ingénieur est appelé à concrétiser ces recherches, à les mettre en application. Pour cela, il faut des ingénieurs de fabrication, par exemple, qui « lanceront » la fabrication de pièces ou d'appareils nouveaux, des ingénieurs pour le service d'entretien et même des ingénieurs plus spécialisés dans le décolletage, l'emboutissage, le moulage des plastiques, etc.

Le métier d'ingénieur est donc un métier aux larges horizons et qui laisse à chacun la possibilité d'un choix personnel.

Ce tour d'horizon rapide sur la conception de l'ingénieur ne doit pas nous faire oublier, bien au contraire, que les premiers ingénieurs sortiront de l'Ecole de Tarbes en 1967. Déjà, les Ecoles de Saint-Etienne et Brest ont fourni chacune une promotion. Ces élèves espèrent en un titre que l'on ne semble pas prêt à vouloir leur donner mais les « Enitiens » sont prêts à servir dans l'industrie régionale. Cette industrie qui a permis à un écrivain anglais d'écrire :

« Si vous avez de grands talents, l'industrie les mettra en évidence, si vous n'avez que des possibilités limitées, elle comblera leur déficience ».

Sub.

OUF ! ça-y-est !

Vous tous qui aurez le malheur de lire ce piteux article, sachez qu'une grande parole vient aujourd'hui de se révéler exacte. Bénissons le grand penseur qui, un jour, proclama : « Tout a un terme ». Je viens personnellement de tenter l'expérience... Elle fut concluante.

Longtemps, on nous l'avait promise, mais le jour tant espéré était sans cesse reculé. Je voyais avec désespoir arriver le mois de juillet et personne ne m'en parlait. Enfin, circula parmi nous un plan sur lequel nous devions choisir un rectangle. Fébrile, j'inscrivis mon nom au hasard... Le 14 novembre, survolté, je pris possession de ma chambre à la Cité Universitaire.

Le pas de la porte hâtivement franchi, je découvris avec plaisir une pièce ravissante. A droite, un lavabo et deux robinets. Par quel miracle l'eau chaude coule-t-elle du robinet rouge ? Depuis un mois et demi que je me rasais avec de l'eau froide, je pensais que cette race de liquide était en voie de disparition. A gauche, un placard-penderie immense... il est même si grand qu'il occupe la moitié de la surface libre. Hélas, ce n'est pas la penderie qui compromet mon espace vital, mais la cheminée des chaudières. Aussitôt, les architectes baissent considérablement dans mon estime. Heureusement, la porte-fenêtre va me permettre de fréquentes évasions vers les Pyrénées enneigées. Accéder au balcon serait un jeu si la table ne s'opposait pas obstinément à mon passage. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas parallèle au mur ? Mon bon sens aussitôt éveillé accuse irréfutablement la cheminée. Quelques minutes de délibération intérieure me permettent de trouver la solution : pousser la table contre le mur, ce qui libère 15 centimètres et la porte qui est, comme de juste, coincée, son bois ayant travaillé.



Immédiatement, les menuisiers vont rejoindre les architectes. Après quinze minutes d'efforts, je peux à ma guise essayer de contempler les montages actuellement cachés par la haie de peupliers et les nouveaux bâtiments en construction. En guise de musique champêtre, je ne perçois que le sifflet mélodieux d'un Très Honorable qui imite avec application le doux murmure d'une égoïne mordant une barre d'acier dur.

Ecœuré, je retourne au logis et m'effondre sur le fauteuil confortable mais dépouillé de ses accoudoirs. Je les cherche longtemps avant de me rendre à l'évidence : ce ne sont pas mes camarades qui m'ont fait une blague. Heureusement, le lit est confortable et les glissières de la commode ne se coincent pas. Ce baume sur mon cœur, je n'ai aucune peine à passer une nuit paisible.

Au réveil, une large tache humide se répandant au plafond, je crus un instant que le lavabo allait se métamorphoser en cuvette de douche. Mais il n'en fut rien ; elle disparut au bout de quelques jours, mais émigra au fond de mon placard. Qu'elle ne fut pas ma stupéfaction de voir mes pantoufles flotter, le surlendemain quand je les lançais d'un pied vigoureux au bas de la penderie. Il y avait un centimètre d'eau. Comme par miracle, il n'y avait plus rien quand je revins des cours, le soir, rien qu'un liseret brunâtre, et qu'une paire de pantoufles à degré hygrométrique fort élevé. Je n'ai toujours pas élucidé le mystère.

N'étant pas de nature à me laisser abattre, je me suis assez facilement remis de mes émotions ; mais pendant une longue journée, j'ai vénéré les dortoirs glacés, les lits en portefeuille, les brusques réveils où, dans un puissant hoquet, le lit se retrouve vertical et le contenu sur le parquet, sous le rire intelligent de l'ancien de service ou du T.Q. (très quelconque : première année) rancunier.

Malgré ces quelques petits travers rapidement oubliés, une constatation s'impose : je suis au paradis... ou presque. Il existe néanmoins une morale à cette navrante histoire : « n'inscrivez jamais votre nom au hasard sur un rectangle de papier ».

Peponne.

pourquoi ?

Jour J, heure : 5 h 45.

— Debout, T.Q., dans 5 minutes, tout le monde en bas.

— La barbe (et c'est un euphémisme !) On a sommeil !

— Le 3^e pieu, deuxième rangée, 20 pompes !

Jour J, heure : 16 heures.

— T.Q., ces feux ne rougissent pas assez vite !

— T.Q., balaie mieux que ça ! T.Q., le vélo de la dame a de la poussière...

Bien sûr, cela rappelle quelque chose à chacun de vous, T.Q., T.V. ou T.H. Pour vous, T.V. et T.H., cela est du passé. Pour vous, T.Q., cela est du présent. Plusieurs fois, dans ton esprit, tu as maudit cet emmerdeur qui te sacquait de trois-quart d'heure de sommeil, ce vicieux qui jouait les entraîneurs de

rugby ou celui qui se prenant pour Pascal, t'a donné des problèmes qu'il savait que tu ne résoudrais pas. Plusieurs fois, tu t'es posé la question : « Pourquoi » ?

Etre sorti de l'E.N.I. de Tarbes ou d'une autre E.N.I., cela veut dire être préparé à résoudre un problème quelconque, cela au moyen de certaines recettes de cuisine mathématique ou.. mécanique. Il apparaît pourtant qu'il existe quelque chose de plus important pour des jeunes que toute cette éducation intellectuelle nécessaire et que vous êtes venus chercher. Ce « quelque chose plus important » est difficile à définir, mais on peut le résumer en peu de mots : c'est ce que vous évoquerez dans trente ans lorsque vous rencontrerez un camarade de promo, un camarade d'Ecole. Il m'étonnerait beaucoup que vous parliez du théorème des trois moments ou des séries de Fourier. Si telle est votre intention, démissionnez tant que vous ne savez pas ce que c'est. Non, je suis sûr que vous parlerez de tous vos petits malheurs, que vous attaquerez avec plus de facilité « la Meucanique » ou « le Plaisir des dieux » qu'une intégrale, à moins qu'elle ne soit de la forme $6/9$ T.Q. d.q.

Ce qu'il faut arriver à créer c'est, d'une part, l'esprit de promo, et, d'autre part, l'esprit de l'Ecole.

Il faut que lorsque chacun sortira de l'Ecole, il soit bien pénétré du fait que son diplôme a été gagné à l'E.N.I. de Tarbes et pas ailleurs. Les Trad's sont là pour éviter que chacun ne tire la ficelle de son côté. Tout le monde est mis à la même enseigne. Vous ne devez pas considérer votre Ecole comme seulement un lieu de travail mais aussi comme un endroit où vous avez passé quelques bons moments.

Comme vous avez pu le remarquer, cette année, les Trad's ont essayé de se donner une structure, de prendre une forme sinon cohérente, du moins organisée. Dans la mesure où elles n'ont pas une structure définitive à laquelle on ne devra plus toucher, il paraît intéressant de les normaliser. Il est prévu pour la prochaine réunion inter-E.N.I. de comparer ce qui a été fait ailleurs, avec ce qui est fait ou à faire chez nous. Nous pourrions donc avoir un programme de traditions qui se retrouverait dans chaque E.N.I. Nous n'en sommes pas encore là, on y travaille.

Voilà pourquoi vous ne devez pas croire que c'est simplement pour vous saquer systématiquement, vous, T.Q., que certains vous ont fait faire le planton, un bouquet à la main... Non, il nous faut voir sinon plus haut du moins plus loin. Nous appartenons à une Ecole qui doit avoir une bonne renommée tant sur le plan travail, certains s'en chargent, que sur le plan ambiance, les Trad's se chargent de cette partie (plus modeste peut-être).

Le T.V. Major Trad's.

Du côté

— Une paire de cornes de bovidés avec la calotte crânienne les supportant

— 4 m de bandelette

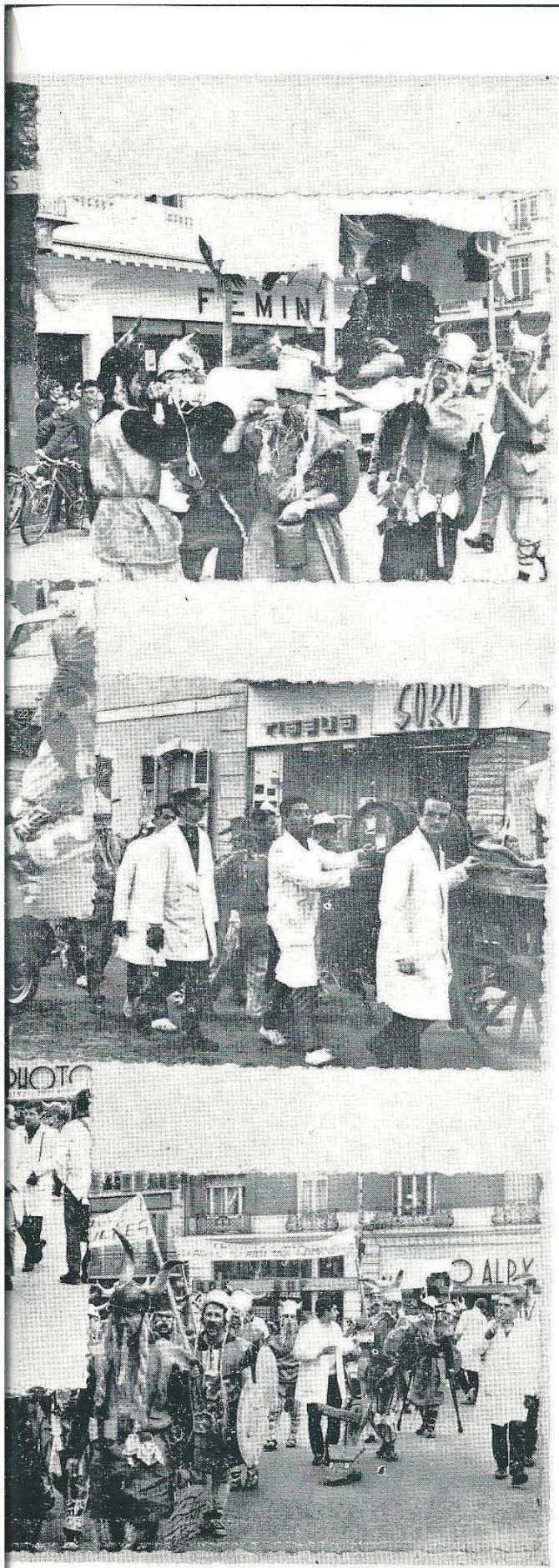
— Un carnet 13 × 19 cm à couverture verte unie.

Voilà ce que nous, les T.Q. (Très quelconques) devions présenter à nos Très Vénérables et nos Très Honorables anciens le jour de notre première rentrée à l'E.N.I., ainsi qu'ils nous l'avaient très chaudement recommandé dans une lettre se terminant par un « A bientôt » lourd de sous-entendus.

C'est donc avec la plus grande prudence que nous sommes entrés à l'E.N.I. (Ecole Normale d'Institutrices) vu qu'à celle d'Ingénieurs il n'y avait pas moyen de camper, (la Cité Universitaire n'étant pas encore terminée). Après deux jours de calme, ce furent les présentations dans le grand amphithéâtre. Les « Personnalités », des promos déjà en place (à savoir : major d'estime, major Trad's et représentants du foyer) ameutés derrière le bureau, se battaient autour d'un micro plus ou moins au point.

Enfin, l'un d'eux (le plus fort ou le plus malin ?) réussit à l'accaparer et le garda pour lui tout seul pendant un bon moment, durant lequel il nous expliqua comment marchait notre Ecole, ce qui avait été fait comme activités extra-scolaires et ce qui restait à faire. Ensuite, un barbu impressionnant surtout par sa capacité à débiter des décibels, fit les présentations à grand renfort de pompes et de beuglements et nous mit au courant des premières mesures de bizuthage.





des T. Q.

Chaque T.Q. devait porter, à partir du lendemain, une cravate jaune apparente (la discrétion n'étant pas de rigueur pour une « boîte » nouvelle qui cherche à se faire connaître). Un disque, genre disque de stationnement, devait être présenté à l'heure sur la demande d'un Très Vénérable ou d'un Très Horrib... pardon ! Honorable. (Ceux-ci se refusant obstinément à admettre qu'une montre était nettement plus pratique pour avoir l'heure). Et enfin, chaque T.Q. devait, pour fumer, rouler sa cigarette à la main, à l'exclusion de tout autre moyen.

Puis, la séance fut levée par quelques robustes gaillards encouragés par les chants relativement harmonieux de leurs camarades.

Le lendemain, soixante T.Q. arborèrent leurs cravates, ce qui valut quelques instants d'étonnement pour les passants non avertis, et pas mal de confusion pour certains T.Q. (au début tout au moins). Il paraît même qu'un de ceux-ci s'est laissé dire qu'il n'avait pas de goût...

C'est pourquoi nous demandons aux populations de rengainer leurs sarcasmes, le T.Q. n'étant pas dangereux, ne mordant pas et n'arborant sa cravate que contraint et forcé !!!

Puis, ce fut au tour des lacels d'être remplacés par des ficelles, ce qui est moins esthétique, mais tout aussi efficace et surtout moins voyant que la cravate.

Dès que ces mesures furent prises, il y eut des contrevenants, mais ceux-ci furent impitoyablement sanctionnés.

En particulier, deux T.Q. durent porter pendant une semaine un parapluie ouvert, quel que soit le temps, et par malheur pour eux, ce fut une semaine de beau temps. Ils furent assez remarqués, en particulier par un agent de la force publique qui ne trouva pas la plaisanterie à son goût. Évidemment, ce n'est pas de la dentelle, mais on n'a pas des coups de génie toutes les cinq minutes, même quand on est T.H.

Le benjam's (benjamin) lui ne porta pas de parapluie, mais uneredingote et un gilet avec lesquels il fit les cent pas sur la place de Verdun en attendant « Berthe » et en se renseignant auprès des passants. Malheureusement, Berthe ne vint pas, et Titus en fit pour son bouquet d'hortensias.

On a aussi pu remarquer devant la mairie deux énergumènes en blouse blanche installer devant la statue de Danton tout un attirail de peintre et, en prenant de savantes mesures de perspective, dessiner un splendide boulon H 200. Enfin, la sanction suprême, le parachutage s'est déjà abattu sur six malheureux. Placé dans une voiture, les yeux bandés, le T.Q. récalcitrant est amené la nuit en pleine campagne, loin de toute habitation, à une dizaine de kilomètres de Tarbes et livré à lui-même. En général, tout se passe bien pour le T.Q., soit que ses camarades motorisés le récupèrent, soit qu'il trouve une station-service pour appeler un taxi. Mais des mauvaises langues rapportent qu'il n'en est pas toujours de même pour le T.V. ou le T.H. qui opère le parachutage et qu'il arrive même qu'il soit, au retour, gratifié d'une contravention pour stationnement illicite. (Pour tous renseignements supplémentaires, s'adresser au T.V. François...). Naturellement, nous T.Q. n'en croyons rien et nous nous gardons bien de nous réjouir de ce regrettable état de chose...

Quant à notre respectable major, il doit étudier une machine à centrer les arcs-en-ciel. (Format A2 — 2 vues — cartouche et nomenclature indispensables).

Etre pris en compagnie d'une demoiselle est un délit majeur et le coup de la « cousine » ne prend pas toujours. Les T.V. et T.H. craindraient-ils la concurrence ?

L'autre soir, branle-bas de combat à l'E.N.I. Chaque T.Q. se voyait attribuer un parrain à qui, un genou à terre, il devait prouver son humilité et sa soumission par un serment prononcé en latin (revu et corrigé pour les besoins de la cause) dans le grand amphî. Tout le monde s'en tira fort bien, les pompes remplaçant les phrases défectueuses. Un parrain, pourquoi ? On pourrait se le demander. Erreur. « Mega » erreur. Le rôle du parrain est de tout premier ordre et fort intéressant pour

le T.Q., quoiqu'il soit assez mal défini. Cependant, le parrain doit se faire l'avocat de son filleul lors de ses démêlés avec les T (V + H) (on est malheureux ou on ne l'est pas), démêlés parfois difficiles. De plus, il doit soutenir moralement et matériellement son filleul. Entendre, par « soutenir moralement » qu'il doit lui faire ses problèmes de mécanique quand il « sèche » de trop ou lui payer un « pot » lorsqu'il est complètement asséché. (On a eu bien des maux à le faire). En somme, le parrainage est une très bonne chose pour le T.Q. qui tombe sur un bon parrain.

Enfin, la phase la plus spectaculaire du bizuthage aura été le monôme. S'il est inutile de décrire le défilé des hordes gauloises dans les rues de Tarbes, ceci ayant déjà été fait par nos confrères (heu !!!) la préparation au monôme, elle est une chose qui vaut la peine d'être connue. Lorsque, la première fois, à 6 heures du matin, quelques T.V. et T.H. nous ont réveillés à grand renfort de hurlements pour la première séance d'entraînement, nous nous sommes retournés sous nos couvertures et rendormis non sans grommeler quelques injures bien senties. Hélas ! quelques instants plus tard, c'était le cataclysme. Dans un fracas métallique, une dizaine de lits se retrouvaient « en cathédrale », c'est-à-dire en position verticale, le T.Q. endormi adoptant la même position par une évidente relation de cause à effet ; et encore cela ne serait que moindre mal s'il ne se retrouvait pas la tête en bas et les pieds en haut. Devant une telle argumentation, il est bien évident que nos protestations ne faisaient pas le poids et que nous avons dû, bon gré mal gré, aller apprendre à former le monôme dans la cour de l'E.N.

La deuxième fois, il y eut nettement moins d'enthousiasme, et nos chansons paillardes eurent du mal à réveiller quelques habitants de l'immeuble voisin et le P.T.H. (presque T.H.) Paulo résuma admirablement la situation en quelques mots : « Plus ça va moins ça va » (très spirituel !!!). Bref, le 13 novembre, les Gaulois partent à l'assaut de Tarbes, la corne haute. Au début, deux T.Q. réussissent à déclarer leur flamme, l'un à la sentinelle du quartier Larrey et l'autre à une pompe à essence.

Aux dernières nouvelles, la sentinelle en question potassait ses manuels d'histoire pour essayer de déterminer si elle avait eu affaire à un Gaulois ou une Gauloise, et semblait très inquiet quant à l'avenir de l'industrie française lorsqu'elle a appris qu'elle avait eu affaire à des élèves ingénieurs. Quant à la pompe, les sens enflammés, elle a rougi de confusion, mais n'a pas explosé, ce qui laisse toutes ses chances à son soupirent.

Puis, après un sketch devant le Commissariat et un défilé dans l'avenue Foch, les autorités

n'ayant pas cru bon de nous laisser astiquer les passages cloutés par crainte des encombrements, le monôme s'est rendu sur la place de Verdun, où les T.Q. barbus se sont vus dépouillés de leur moyen de séduction n° 1, à savoir les quelques excroissances pileuses leur cernant le menton. Le T.Q. « Sérapiin » s'est laissé comparer à un poulet déplumé et, en effet, il en a le même air malheureux. Enfin, après le baptême, tout le monde a regagné l'E.N.I. corne basse et allure de guinguois...

Mardi 16, minuit moins cinq, une clameur s'élève dans la cité. Le major d'estime et le major Trad's T.H. viennent de conférer leurs pouvoirs au major T.Q. et au Juif (trésorier T.Q.). A partir du mercredi 17, zéro heure jusqu'à minuit le même jour, c'est l'inversion, c'est-à-dire que les T.Q. ont le droit, pendant 24 heures de bizuther leurs anciens. Les T.Q. se réunissent en toute hâte pour établir un plan d'action. Tout le monde hurle pour faire admettre une idée. Enfin, à 2 h 30., quelques projets sont à peu près au point. A nous de rire. A 6 h 30 au matin, nos T.V. et T.H. sont brutalement tirés de leur sommeil et réunis dans le hall. On leur explique en tangage inversé (normal pour cette journée) qu'ils doivent faire une révérence chaque fois qu'ils rencontrent un T.Q., lui présenter 50 centimes en dix pièces lorsque celui-ci le demande, ne se servir que du couteau pour manger. Des sanctions sont prévues. Certains T.H. poussent le zèle jusqu'à porter leur blouse à l'envers. La matinée se passe dans un calme tout à fait relatif, mais l'après-midi nous sommes libres. A 2 heures, les trois promos se réunissent à la terrasse de l'« Europe » et les T.Q. payent le café à leurs parrains pendant que Matou, le major Trad's T.H., juché sur un poteau indicateur, règle la circulation et que Jep, notre très respectable rédacteur en chef, arbore sur sa poitrine puissante une pancarte de boucher : « Veau premier choix ». Le fait est que la ressemblance est frappante et qu'il ne lui manque qu'un peu de persil dans les naseaux.

Puis, le T.H. « Tonton », habillé en rugbyman et remorquant une brosse à dents, fait une entrée très remarquée à l'« Europe ». La voiture de police qui passait par là s'arrêta, puis repartit sur un hochement de tête de ses occupants déjà blasés. A 5 h 30, c'est le grand coup. Le T.H. Pierre, en short blazer, chapeau en papier journal et tenant dans sa main un ballon de réclame, est remorqué par le T.H. « Chti ». Ils parcourent ainsi toute l'avenue Foch, Pierre hurlant et réclamant des bonbons, et « Chti » le tirant et pestant. L'entrée aux « Nouvelles Galeries » ne passa pas plus inaperçue que celle de « Tonton » à l'« Europe ». Après une brève lutte, « Chti » réussit à convaincre Pierre que l'escalier roulant s'utilise de bas en haut et non de haut en bas et réussit à amener son rejeton criard au rayon des jouets, ce qui ne le calma pas pour

autant. Après avoir parcouru l'avenue Foch dans l'autre sens, et toujours avec le même succès, ils ont regagné leurs pénates sous les ovations des T.Q.

Puis, ce fut le tour des T.H. « Pedro », « Jojo » et « Matou » qui, eux, durent raser les murs en utilisant, bien entendu, blaireau, rasoir et serviette éponge. Malgré un certain manque de bonne volonté et aussi un manque d'organisation de la part des T.Q., l'opération se passa sans histoire et l'on n'eut pas recours au sparadrap pour soigner les estafilades.

Enfin, le soir, tout le monde se coucha non sans avoir au préalable parachuté deux T.V. coupables de sabotage sur des voitures de T.Q.

Malheureusement, le bizuthage ne se termine que le 4 décembre à l'E.N.I. (A ce propos nous ne saurions assez recommander aux jeunes Tarbaïses de ne pas manquer cette nuit, la nouvelle promotion de l'E.N.I. étant, toute modestie mise à part, constituée d'éléments tout à fait remarquables) jusque-là, les 64 malheureux T.Q. auront encore à supporter les caprices de leurs aînés.

TQ Gérard.

RECTIFICATIF

Le TV François nie énergiquement avoir eu une contravention au retour d'un parachutage, son charme personnel (?...) et son éloquence lui ayant permis d'éviter une sanction aussi dégradante.

Un TV sur les routes yougoslaves

7 juillet 1965, 6 heures du matin, à Bordeaux...

L'aurore pleine de promesses d'une journée ensoleillée, comme le sera d'ailleurs tout le voyage.

Nous sommes partis à cinq dont trois couples :

- un étudiant en histoire et sa caméra ;
- un T.Q. mécanicien (ou supposé l'être) et sa R4 ;
- une étudiante et son cours d'histoire.

« De l'argent, nous n'en avons guère », dit la chanson (paillardie), c'était le cas, nos parents respectifs ayant pensé qu'ils nous verraient revenir plus tôt en nous « serrant » un peu.

Il n'empêche qu'avec 800 F chacun nous avons « tenu » 1 mois et 12 jours, revenant, de plus, avec un tas de cadeaux intéressants. La recette ?

Nous avons dormi, sur dix soirs, six fois dans la tente dans la nature, deux fois dans des campings organisés, deux fois à la belle étoile et le reste du temps dans des trois étoiles.

De plus, la voiture nous aide de son mieux à ne pas trop dépenser, en ne consommant que 5,7 l aux 100 km et ayant l'heureuse initiative de ne tomber en panne... que le jour de notre retour en France ! Je vais donc me contenter de vous conter quelques anecdotes et des incidents qui ont émaillé et coloré notre voyage, et qui ne se trouvent pas dans le guide Michelin ou dans les cours d'histoire ancienne de mes compagnons de voyage.

On rencontre tout au long de la côte yougoslave des colonies de 3 ou 4 familles tchécoslovaques entassées dans 3 ou 4 « Skoda ». Bénéficiant d'un change avantageux à leur frontière, ils passent des vacances saines et économiques. Ils établissent leurs camps en pleine nature et y restent deux ou trois jours. Ayant campé un soir avec une de ces colonies, nous avons été très gentiment accueillis... bien que la conversation ait été des plus limitée.

Après l'excellente route (elle est neuve) de la côte yougoslave, nous arrivons un soir, à 18 heures, à l'entrée des gorges de Kotor. Là, un bac archaïque nous offrait l'agréable perspective de rallier

Kotor par la route qui fait le tour des gorges (d'ailleurs magnifiques). Cette route de 60 km était marquée « bonne » (dixit les cartes que nous avions).

C'est à 23 heures que nous avons planté notre tente aux abords de Kotor : la connaissance était faite avec ces routes qui rendent la Yougoslavie inoubliable !

Il nous aura fallu deux jours pour aller de Titograd à Skoplje... en roulant 12 heures par jour en pleine montagne et en pleine poussière ; j'ai fait dix kilomètres sans avoir la possibilité d'embrayer la seconde. Un trait plus charmant sur ces mêmes chemins : des gosses d'une dizaine d'années ont l'habitude d'attendre près des villages, le passage des voitures (une toutes les heures environ). Etant donné notre grande vitesse, ils courraient après la voiture et nous offraient des fleurs des montagnes. Rien en échange : quand nous nous arrêtions, ils se sauvaient en courant. Ces gestes gratuits nous remontaient le moral, parfois au plus bas au plus haut des cols.

Si vous vous égariez un jour sur ces chemins, ne manquez surtout pas la foire de Pec.

Ce jour-là, des familles entières descendent des montagnes sur des chariots où sont entassés cochons, gosses, moutons, lapins, grands-pères. Venant parfois de très loin, ils forment à Pec une foule d'autant plus colorée qu'ils appartiennent à quatre ou cinq races bien distinctes. J'avais appris à les distinguer à leurs chapeaux : les Albanais sont coiffés d'une calotte de peau de mouton, toute blanche, les Monténégrins ont des chapeaux à larges bords. On y voit même des bérets !

Dans ces régions, plus les paysans sont vieux, plus ils sont beaux. Pauvres, travaillant courageusement une terre aride, le titocratisme et le soleil ne les épargnent pas !

Mais leur vie saine les conduit à une vieillesse empreinte, je veux croire, de sagesse et, j'en suis sûr, de noblesse. L'image de leur visage buriné restera le meilleur souvenir de mon voyage... qui se prolongera par la Grèce puis les îles grecques et l'Italie.

Si, tentés, vous envisagez un pareil voyage, n'oubliez surtout pas parmi vos bagages, une réserve d'eau, indispensable à votre hygiène, à votre gorge... et à votre voiture.

Peut-être me laissera-t-on, dans un prochain numéro, encore un peu de place pour vous faire partager la suite de cette aventure.

Belzebuth.



Où l'on parle **RUGBY** à l'**ENI**

En l'an de grâce 1963, de par licence gouvernementale et bienveillance spéphanoise, trente et un élèves-ingénieurs vinrent se perdre en la terre bigourdane.

Le Super-Intendant de l'E.N.P. avec doctes civilités, voulut bien nous accueillir. Bien lui en prit, car nul ne vit gens plus dociles et plus respectueux de l'ordre établi :

« Ma foi, messieurs, votre noirceur est sans pareille, voilà trois fois que mes baronnets, rivalisant d'obéissance, vous surprennent à faire gymnastique par-delà le mur... »

— Hé quoi, Monsieur ! de quelle imagination êtes-vous la victime, jamais une telle gymnastique ne fut la nôtre.

« Ah ! les patelins qui vinrent vous narrer ce fait ! Ah ! les incontinents b a v a r d s, puisque, Messieurs, de mur, il n'en existe pas !.. »

Tant bien que mal, l'Ecole s'en vint à obtenir des « maîtres » et les escoliers de travailler. L'effrayante ardeur qu'ils y mirent épouvanta les ci-devant maîtres car, bien qu'ils eussent un flux in-tarissable de savoir, jamais élèves ne furent plus avides de connaître...

Adoncques, le sport prit couleur de nécessité.

« Holà, Messieurs, cria le grand-maître de la Promotion, ne sommes-nous pas en la cité de Tarbes et n'avez-vous point ouï les règles d'un jeu fort à la mode dans la province... Le Rugby !

» Que diantre, jouons au rugby, des dames il a la faveur ! »

L'argument était de taille, il emporta la décision.



Sur le terrain, l'entraînement des troupes fut long : descendre à se ployer aux règles de l'équité rugbystique était du plus douloureux effort : S'il advenait que l'air fut pluvieux et intempéré, tout le temps sur le tableau noir, tactiques et tactiques étaient révisées.

Un an ainsi passa, avant que de voir notre volonté récompensée. Les nouveaux escoliers de de l'an 1964, remplis de l'infatuation de leur nombre, cherchèrent mauvaise querelle à leurs anciens. La rencontre eu lieu en début d'après-midi, loin des trouble-fêtes, de la maréchaussée et autres miteux.



Dans les armoires à déshabillage, le grand maître des anciens déclama sa harangue personnelle en propos enjolivants :

« Messieurs, que Dieu nous ait en sa faveur, le soleil est haut dans le ciel, et sa chaleur clémente réchauffera vos membres goutteux afin que le désert devant nous se fasse »... et, ce faisant, s'armait de pied en cap.

Tout à côté, le petit maître des nouveaux, criant et jobardant, exhalait mille billevesées à notre encontre... devant ses sujets bourdonnant de courtoisannerie. L'air de prescience et de suffisance de ces

messieurs était si fort que chacun de nous, quelque peu marri, pensa :

« Ah ! les rustres, que notre Mélée soit le lieu le plus mal famé et le moins sûr du terrain ».



Dès le début, les hostilités ne donnèrent pas lieu à des effusions. Ce ne fut que bras, jambes, oreilles dans un méphystophélique enchevêtrement où la chose ovale, bien attentionnée, attendait avec louable patience qu'on voulut bien s'occuper d'elle. De temps en temps, quelque nouveau, las d'avoir les joues rougies par des barbes que la bienséance rejette, s'emparait de la chose ovale pour la porter, ah ! le maraud, derrière les lignes de défense des anciens. Non point que celles-ci fussent inexistantes mais désabusées qu'elles étaient de leur espérance de gagner vite qu'elles avaient si âprement caressée pendant le séjour aux armoires à déshabillage, elles laissaient tout passer tel un filet de pêche troué.

Que d'actions héroïques, que d'actes de bravoure éclatèrent sous la grisaille d'un ciel devenu lourdeur !... Où étiez-vous, troubadours et baladins, rimailleurs et poètes pour que faits si hauts ne soient point suivis de récits si beaux ? Hélas ! la déroute fut notre lot !



Le retour aux armoires à déshabillage sembla une longue procession d'où plaintes et gémissements remplaçaient cantiques et mystiques prières. Certains, la face salpêtrée d'un sourire, les autres sous le masque de l'impassible, les vaincus firent front aux quolibets indécentes dont leurs chafouins ennemis, par grande trahison, les gratifiaient. Honteux et confus, ils jurèrent, un peu tard, qu'on ne les reprendrait plus...

« A nous, la chose ronde », chantèrent-ils pour se consoler. Qu'on les laisse à leurs rêves dithirambiques.

Christian.



Les Jeux



CHARADE A TIROIRS (on a les moyens)

Mon premier commence l'alphabet,
Mon second est une note de musique,
Mon tout était un moyen de locomotion très
employé avant l'automobile.

Réponse. — CA (A vaut Ca) ROSSÉ (Sol fait
Rino, Rino c'est Rosse).



LE COIN DU BARMAN ou COMMENT REUSSIR UN COCKTAIL

Vous avez 2 grands verres de même taille éga-
lement remplis : l'un de gin pur et l'autre de mar-
tini.

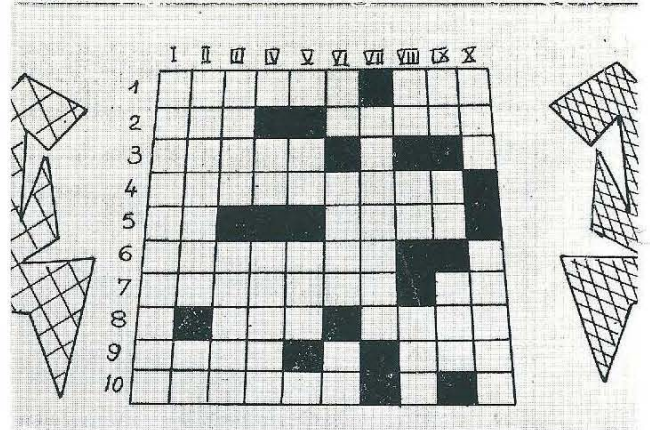
Vous prélevez un petit verre de gin du premier
et vous le versez dans le deuxième ; vous mélangez
bien puis vous prenez un petit verre du mélange du
deuxième verre que vous reversez dans le premier.

Question. — Après ces deux opérations y aura-
t-il plus de gin dans le verre de martini ou plus de
martini dans le verre de gin ?

Réponse. — Admettons qu'à l'origine, les verres
aient contenu chacun trois décilitres de liquide et
que vous serviez d'un verre d'un décilitre.
Vous prélevez un tiers du verre de gin, soit un déci-
lître, que vous versez dans le verre de martini ; ce
verre, alors contient 4 décilitres : 3/4 de martini et
1/4 de gin. Si vous les mélangez parfaitement et
que vous en retirez 1 décilitre, le petit verre contient
3/4 de martini et 1/4 de gin ; quand vous versez
ce mélange dans le verre de gin, l'égalité du niveau
est rétablie. Mais vous avez dans le verre de gin
2 décilitres 1/4 de gin et 3/4 de décilitre de martini,
dans le verre de martini, il y a 3/4 de décilitre de
gin à la place du martini prélevé.

PETITES ANNONCES NON CLASSÉES

- Idiot cherche village.
 - Benjam's achèterait bague fiançailles, bas
prix.
 - Recherche nègre pour journal. Ecrire : Jep,
« L'Ours ».
 - Echangerai accent de Rabat contre celui de
Casa.
- Litige à régler entre le Lapin et le Renard.



HORIZONTALEMENT

1. Se dit d'un jeune homme beau. S'effectue dans les gares.
2. Surnommé. Montagnes.
3. Etoffe.
4. Se dit d'un testament écrit en entier de la main du testateur.
5. Premières lettres d'un chef-lieu de canton du Calvados. Faulx.
6. Cantique de la Bible.
7. Récipient en terre. Possessif.
8. Dépôt se formant dans le vin. Bond.
9. Deuxième partie d'un chef-lieu de canton de la Seine. Mammifère rongeur.
10. Narine chez un animal.

VERTICALEMENT

- I. Propriété du palladium.
- II. Propriété que possèdent certains corps de traverser les membranes poreuses. Deux voyelles.
- III. Prénom d'un metteur en scène. Ville célèbre par ses arènes.
- IV. Deux premières lettres d'un lézard dont la peau sert à faire des sacs. Excrément.
- V. Abréviations portées sur certains emballages. Partie du pain.
- VI. Possessif. Port du Yémen. Pronom personnel.
- VII. Ferments qui saponifient les corps gras.
- VIII. Abréviations. Mimologisme représentant le rire. Unité d'aire.
- IX. Note. Article espagnol. Changea de peau.
- X. Abréviations concernant la normalisation des filetages. Récipient.



A MOI, AUVERGNE

- Mon premier est un poïchon,
- Mon checond est un arbre fruitier,
- Men tout est un roi de Franche.

Réponse : Anchois Pommier.

LES HISTOIRES HORRIBLES

- Dis, papa, qu'est-ce qu'il a le monsieur, à zigzaguer ?
- Tais-toi et passe-moi l'autre cartouche.



- Cesse de tourner en rond, Toto, ou je te cloue l'autre pied.



- Vite un clou, je glisse !

Un Juif renié par les siens.

Exemple à ne pas suivre !

Au mois d'août 1965, les Très Honorables Subrenat Jean-Pierre et Saint-Pierre André se sont engagés dans une voie pleine de surprises appelée hyménée.

A cette occasion, une corde leur a été offerte dans la plus stricte intimité.

A tous quatre nous adressons nos plus sincères condoléances.

Fête à leur souhaiter : la Saint-Martyr.

Bibliographie : « L'école des maris ».

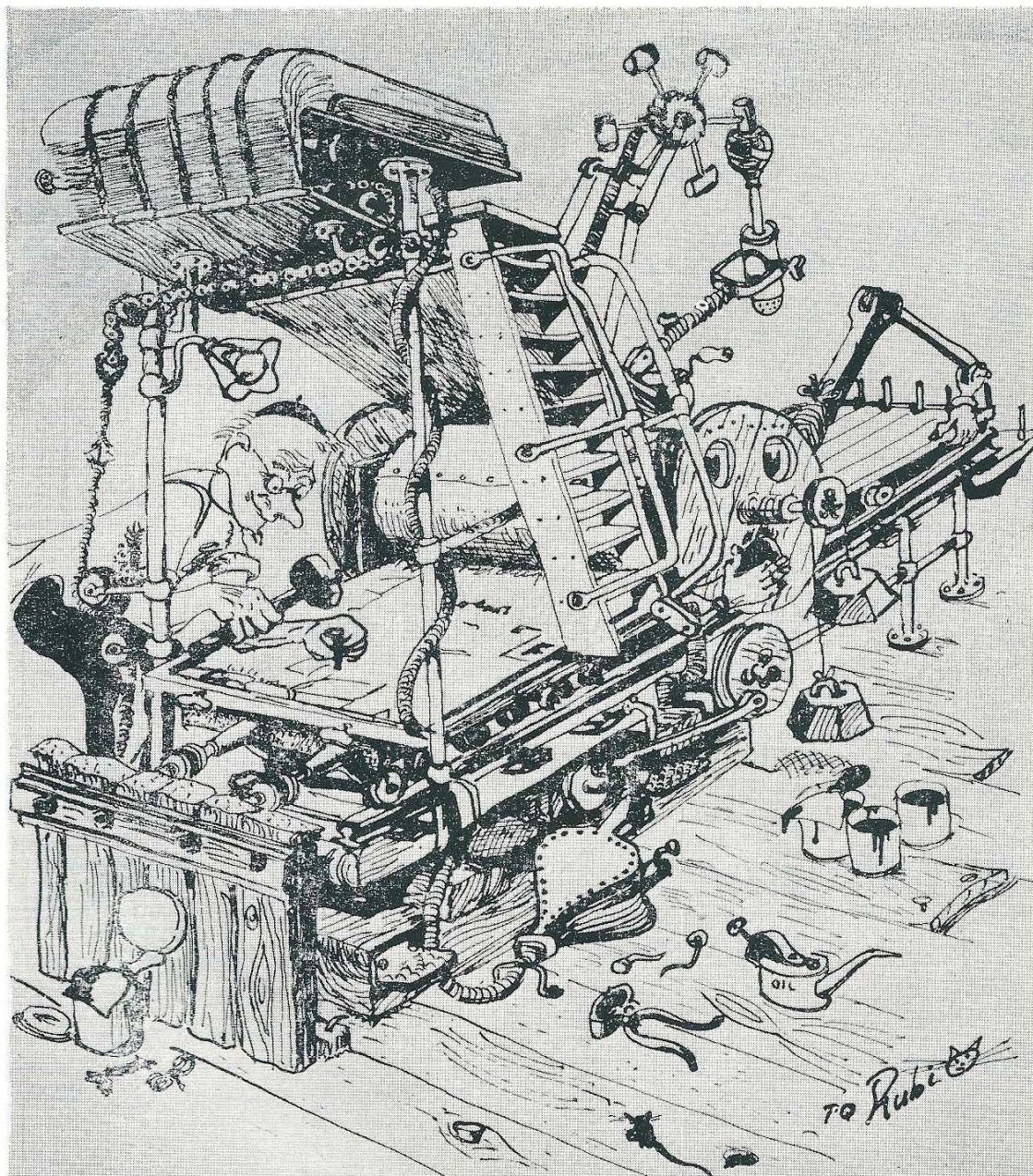
ET CE N'EST PAS TOUT !

Serge est parti un vendredi
Il nous est revenu le lundi
Il avait une bague au doigt
Et du pastis sous un bras...
Moralité : Serge, remaries-toi !

DERNIERE HEURE

AGENCE MATRIMONIALE

Nous apprenons que le Très Vénérable Jean-Claude Brumont a succombé sous les charmes (pas les arbres) de Monique... Ce jour même.



Ce journal a été tiré à 1 000 exemplaires

Tarbes - Imprimerie Tarbaise - 48, avenue Bertrand-Barère

AUTO-ECOLE
CATHERINEAU

TOUS PERMIS

4, rue Ferrère - TARBES - Tél. 93.20.68

BLANCHISSERIE
TEINTURERIE

ALTHA

TARBES
Tél. 93.20.76

*Aux Jambons
des Pyrénées*

Jean BRUNET

25, avenue Bertrand-Barère
12, rue Camille-Desmoulins

Tél. 93.12.71

TARBES

S.I.D.V.

Société Industrielle de Vente

ROBINETTERIE - CARRELAGES

Lotissement Garounère - Route de Pau

TARBES

Tél. 93.11.71

Citroën
Panhard

Concessionnaire exclusif :

Société VINCHES & FILS & C^{ie}

Route de Lourdes — ODOS - TARBES

Téléph. : 93.22.42 et 93.17.13

CENTRE CITROEN OCCASION

4, avenue Aristide-Briand

TARBES — Tél. 93.32.52

SOCIETE
ARNAUD-GUILHEM Frères

S. A. R. L. Capital 200 000 F

MECANIQUE DE PRECISION

Fournisseur : Alstom - Bazet - Berliet - Bénac - Arsenal

Tél. 93.36.19

65 SOUES

SOTECA

Société Anonyme Capital 100 000 F

TRAITEMENT - RELEVEMENT DES EAUX

B. P. 125

ANGOULEME

ÉTABLISSEMENTS
SOULÉ

BAGNERES-DE-BIGORRE

Tél, 431, 432, 433, 434



CONTROLEUR C. L. S. D'ISOLEMENT
à détecteur sélectif de défauts à la terre

INTERVALLE DE DECHARGE C. L. S.
Parasurtension de mise à la terre
du neutre BT

Parafoudres HT et BT

DURAND

Frères et Compagnie

MANUTENTION MECANIQUE

Installation de silos à grains

3, rue du Mouton

86 POITIERS

ETS LOPEZ

Rue A.-Bouchayer

65 SOUES

MATÉRIAUX PRÉFABRIQUÉS

Tél. 93.09.88

Véhicules industriels

Toutes applications du Diesel

Caravannes

Cesserault

RENAULT SAVIEM

Poitiers

Ets Pierre COHADE
DIESEL ADOUR

Route de Pau, < Le Pouey > IBOS (H.-P.)
Adresse postale : B.P. 71 - **TARBES** (H.-P.)

Tél. 93-31-26 Tarbes

Landart

INGÉNIEUR A. et M.

Chauffage

St-SEBASTIEN

Fonderie

AUDOAIN